avait ici une douce créature que je nommais ma sœur : Graziella..... Eh bien, je voudrais, du fond de mon cœur, qu'elle y fût encore.

— Paul ! exclama la baronne.

— Je le sais, il est trop tard ! Mais notre château n'est plus le même que l'année dernière, quoiqu'il me semble toujours que l'esprit de Graziella est encore avec nous...

— Songe que tout cela...

— C'est vrai ; mais tenez, mère, quand j'entre au salon, on dirait que je la vois apparaître ; quand je me promène dans le bois, il me semble que l'écho a emprunté sa voix pour me souhaiter la bienvenue ; quand je me penche pour regarder dans l'eau de la rivière, mon imagination malade m'y fait voir l'image de cette sœur chérie.

— Mais, Paul, ce sont là des rêves insensés. Vous me faites frissonner !

— Oh ! j'ai parfaitement la tête à moi ! Je vous le dis, mère, nous n'avons pas toujours été justes envers elle, et je me demande si l'âme de mon père doit avoir vu avec satisfaction notre séparation.

— C'est elle qui l'a voulu !

— Oui, elle l'a voulu, librement et sans contrainte ; j'espère du moins qu'il en est ainsi, et cependant je crois qu'un sort meilleur lui est réservé en ce monde.

— Paul, Paul ! vous aimez cette femme !...

— Moi ! oui, mère ; comme une sœur. Je reconnais aujourd'hui seulement, ce dont je ne m'étais jamais douté, qu'elle m'aimait bien et qu'elle avait un cœur tout dévoué ; je vois qu'elle était belle et bonne ; qu'elle renfermait en elle un trésor de qualités inappréciables, qui la rendaient digne de tout le bonheur possible ici-bas..... Mais, soyez tranquille, je l'aime comme on aime une morte, et son souvenir ne saurait me faire oublier, mère, les brillants projets que vous avez formés pour moi.

Ces paroles et d'autres semblables venaient souvent rembrunir la physionomie de la baronne, et la berçaient cruellement entre la crainte et l'espérance. Dès que son fils eût suffisamment recouvré ses forces, elle se mit en devoir de lui procurer de la distraction et des amusements. A cette fin, elle

invita les personnages les plus notables des environs, à des parties de chasses, à des courses, espérant, au moyen de la dissipation, faire changer les idées du jeune homme. Elle y réussissait assez bien mais pour le temps que duraient les fêtes, seulement !

Le jeune baron oubliait les impressions de la solitude, mais il suffisait pour les lui rappeler, qu'un des invités vint à parler de Graziella ; qu'un domestique fit entendre un regret ; que le vieux bûcheron, que Paul rencontrait souvent dans le bois, demandât des nouvelles de la noble fille ; qu'une malheureuse mère implorât une aumône en son nom, en la qualifiant—comme les pauvres en avaient la coutume—“d'ange de la charité.”

Quand la baronne vit que tout, de la chaumière au château, étes animés et inanimés semblaient s'être donné le mot pour murmurer aux oreilles de Paul le nom de Graziella, elle prit soudain la résolution d'éloigner son fils, auquel elle proposa de faire un voyage pour rétablir complètement sa santé. Cette proposition n'aurait su déplaire à Paul, pour qui le changement était devenu une nécessité véritable.

Paul se mit donc en route. Il alla visiter les bords du Rhin, les villes de bains, les glaciers et les vallons fleuris de la Suisse, et, au bout d'un certain temps—à en juger par ses lettres—la baronne put croire qu'il était guéri de sa “maladie,” comme elle disait. Jamais, en effet, le nom de Graziella ne s'était trouvé sous sa plume, dans aucune des lettres qu'il adressait à sa mère.

Cela encouragea la baronne de Mirville, et dès ce moment elle s'occupa activement de nouer des relations afin d'arriver à son but—de trouver pour son fils un beau mariage surtout. Elle semblait ne plus avoir aucune arrière-pensée ; la pauvre Graziella soupirait peut-être bien tristement au fond de son couvent ; Paul se berçait probablement d'espérances de bonheur qui avaient leur source dans son cœur et non dans des rouleaux d'or ; mais on ne songe guère à tout cela quand on poursuit avec une sorte de rage un but tout matériel.

De l'or, un rang élevé, beaucoup d'honneurs : voilà ce qui constituait pour Mme de Mirville, le *plus ultra* du bonheur en ce monde.

Tout occupée de ses projets la baronne était encore à la campagne, bien qu'on fût en plein milieu de novembre. La nature avait dépouillé sa parure d'automne, les arbres étaient nus et desséchés ; un vent glacial gémissait dans les cimes des hautes futaies ; les jardins avaient perdu leurs fleurs dernières ; les étangs étaient abandonnés et sans vie ; la grêle frappait contre les vitres des fenêtres gothiques, et les chemins d'alentour étaient presque impraticables. En ville, au contraire, tout était vie, et les soirées brillantes, les bals, les spectacles se multipliaient à l'infini.

Par un soir du dit mois, la baronne était assise dans son grand fauteuil, devant un brillant feu de bois, et elle rêvait aux projets favoris de son cœur ambitieux. Il lui semblait voir en réalité tous ses rêves accomplis. Les dons de la fortune la comblaient ; elle voyait son fils, elle se voyait elle-même choyée, encensée partout ; la cour même inclinait sa tête altière devant la puissante dynastie des Mirville, tout en un mot était soumis et docile aux volontés et aux caprices de son fils bien-aimé.

O mère follement aveugle ! Et dire que vous n'avez pas une pensée pour le bonheur calme et sans faste, pour la paix intérieure, pour la vie de famille embellie par une épouse chérie, par un enfant tendrement aimé ! Vous ne songez pas seulement à rapporter à Dieu, source de toute félicité, vos projets pour l'avenir de votre fils ! Hélas ! vous rejetez loin de vous la pensée de Dieu, et vous avez remplacé son culte par le culte de l'or, auquel vous rendez honneur et gloire comme à la puissance souveraine du ciel et de la terre.

Elle rêvait donc, lorsque tout à coup un bruit inaccoutumé se fit entendre ; la porte de la chambre où se trouvait la baronne s'ouvrit avec fracas, et en s'écriant : “Mère !” Paul s'avança vers cette dernière tout effrayée.

— Paul, mon enfant ! s'écria-t-elle, et elle jeta ses deux bras au-